

Apparences
Promenade.

Et le Roi leur répondra : “Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l’avez fait à l’un de ces plus petits de mes frères, c’est à moi que vous l’avez fait.”
(Mathieu, 25, 40).

C'était une toile blanche. Mais une toile sans cadre, sans perspective ni limite. On n'y voyait rien. Et l'on pouvait penser que l'on n'y verrait jamais rien. Mais rien n'est intangible dans ce monde. L'ombre est déjà lumière. Et malgré tout, cette toile commençait à se transformer puisqu'elle fait partie du monde. Alors que je vous parle, une table se détache de la blancheur initiale. Sur cette table, on voit deux objets apparaître. Le premier, c'est une tasse de café. Le second, c'est une carafe. Cette carafe est singulière, car le liquide qu'elle contient semble d'une couleur arc-en-ciel. Mais rien n'est figé, les milles teintes, les milles couleurs se superposent, se chamaillent, jouent de coude pour être en haut ou en bas. Rien n'est ordonné, tout est en ébullition. C'est un vrai charivaris dans cette carafe. Ou peut-être un big bang.

Autour de la table, deux fauteuils viennent de se détacher. Ils sont noirs, comme un trait d'encre sur une feuille blanche. A gauche du premier fauteuil, on voit un porte-manteau. Une ligne noire, avec une seule paterne. Visiblement, on n'espère pas recevoir grand monde dans cet environnement. Et pour être honnête, il donne un peu la chair de poule.

Je ne pouvais pas mieux dire. Tout au fond, donnant soudain une perspective et presque un sens à tout cela, on voit une tache noire. Celle-ci s'agrandit en s'approchant peu à peu. On commence même à voir une silhouette. Elle est fine et longue, et l'ombre semble sourdre d'elle-même. Bigre, ce n'est pas rassurant.

En effet, l'ombre qui s'avance est maintenant parfaitement visible. Elle est vêtue d'un long manteau, et une capuche recouvre son visage. Deux manches se balancent le long de son corps. Et à l'une d'elle est attachée quelque chose. On ne le voit pas bien, tant l'œil est capturé par le vide qui se dessine sous la capuche. Mais en y prêtant un peu attention, on arrive à distinguer une faux. Une capuche et une faux, mais oui, c'est bien la mort qui est en face de nous !

Celle-ci s'avance tranquillement vers la table. Devant le porte-manteau, elle s'arrête. Là, la main monte au niveau de la gorge, puis elle descend lentement le long du torse. A ce moment, la lumière noire qui émanait autour de la mort disparut et fut remplacée par une lumière très difficilement soutenable. En tombant par terre, le manteau laissa apparaître deux paires d'ailes transparentes, dont les rainures étaient comme tissées d'or. Son visage était comme une flamme, si douce à contempler et dont l'on sentait qu'elle vous consumait petit à petit en la regardant. Une chevelure blonde encadrait sa tête. Dans son regard, bien des mondes, et tout autant de vide.

C'était une silhouette qui était impeccablement mise. Le pantalon, d'un blanc immaculé qui brillait juste ce qu'il fallait – élégant sans être ostentatoire – laissait tomber le long de sa jambe un pli parfait, qui tranchait l'étoffe afin de souligner la proportion parfaite de sa jambe. Ses chaussures, blanches également, étaient impeccables, des mocassins tout simple, en cuir semble-t-il, qui avaient les mêmes reflets que son pantalon. Sa chemise était aussi blanche, comme sa cravate. Une cravate de mousseline blanche, un peu plus brillante que la chemise, qui permettait de mettre en valeur son menton décidé. En serrant cette cravate, une chemise avec un col cassé, un léger liseré écarlate glissant le long du col. Sans doute pour éviter que la cravate ne soit mangée par la chemise. Tout cela était blanc, propre, brillant, incroyablement pur et lumineux, parfait en un mot. L'élégance incarnée, soulignant d'un pointillé l'autorité et la bienveillance naturelle qui se dégageaient de cette personne.

Il s'approcha de la table et s'assit sans façon. Il prit la tasse d'où se dégageait une légère fumée. On la percevait tout juste sur la toile indélébile qu'elle effleurait. Il regarda devant lui. Une immense lumière fit face, plus intense encore que celle que nous avons vue au moment où il s'était dévêtu. Il se dépêcha de mettre des lunettes teintées, pour ne pas être brûlé à son tour. Par déférence il se leva et inclina la tête.

Dans la grande lumière, une deuxième silhouette se détacha. Elle était petite, et plus elle approchait, plus elle faisait se sentir mal à l'aise. Elle était voûtée, et maintenant, on pouvait voir ses vêtements. Des guenilles sans âge. Un peu comme pour le gruyère, on se demandait s'il s'agissait d'une tunique trouée ou de trous qui auraient été ornés d'un peu de tissu. Une odeur âcre se rependait à son arrivée. A sa main, dont le bout des doigts étaient jaunis de tabac et poudrés de crasse, un bâton. Long, qui semblait en frappant ce qui devait être le sol comme se ficher profondément en lui, avec une autorité que personne ne s'aviserait de contester. La silhouette s'approcha de la table, s'assit sans façon et posa ses mains sur le flacon multicolore. Elle en versa une rasade dans son verre. Elle le vida en faisant un bruit épouvantable. Elle rota. Puis sortit de sa poche un paquet de cigarettes. Elle en tira une qu'elle monta à ses lèvres. Aussitôt la cigarette s'alluma et il en sortit une fumée qui alla directement serrer la tête de son interlocuteur. L'autre personne, en face d'elle, ne put réprimer un petit agacement.

- Décidément, je ne me ferai jamais à votre abaissement. Vous le premier, si puissant, si beau, et qui passez pour ce pauvre errant sur les chemins du monde. Celui que l'on ne voit pas. Que l'on ne regarde pas. Si ce n'est avec mépris.

- Et moi je ne me ferai jamais à ton impatience, Satan, mon vieux serviteur. Trêve de politesse. Tu m'as

invité, puis-je savoir pourquoi ? J'avais bien des misères à vivre et tu m'as interrompu dans mon parcours pour sauver les hommes.

- Mais, mon Dieu, je ne peux vous interrompre pour aucun motif autre que celui que vous connaissez.

- Tu as raison. Alors, tu en connais un nouveau ?

- Oui, bien sûr, et je vous propose de le découvrir maintenant.

Comme nous l'a appris le poète, Dieu est un fumeur de gitane. Mais Dieu est surtout un formidable joueur. Depuis la nuit des temps, nous savons qu'il joue avec l'homme. Ce que nous savons moins, c'est qu'il joue aussi avec Satan.

Le plus gros problème dans cette affaire, c'est que si Dieu joue, Dieu ne gagne pas. Et que dans cette affaire, le mistigri ce n'est pas de l'argent, mais le destin de l'humanité.

En proposant ce nouveau jeu à Dieu, Satan le savait parfaitement, il allait beaucoup s'amuser. Pas forcément à jouer avec Dieu. Comme nous l'avons déjà dit, Dieu qui était parfait était bon joueur mais très mauvais au jeu. Il suffisait de laisser le hasard faire, et inéluctablement, Dieu perdait. Dire que le hasard serait une création satanique serait sans doute forcer le trait, mais il est certain que l'on ne peut pas séparer le jeu du hasard, l'un et l'autre formant un tout qui est absolument consubstantiel dans la relation entre Satan et Dieu, et vital pour nous.

Satan allait donc beaucoup s'amuser, pour la simple raison que la défaite certaine de Dieu allait s'accompagner d'un drame pour l'humanité. Dans le rire du diable, les larmes des hommes.

La première fois que Satan et Dieu ont joué ensemble, c'était à l'ostrakinda. Dieu trouva cela très drôle et prenant. Il fit une centaine de partie avec Satan. Pendant ce temps, l'humanité resta livrée à elle-même et pour reprendre des termes connus, elle se corrompit. A la fin de cette partie, une fois que Dieu et Satan en eurent assez, il fallut faire les comptes. 100 à 0 ! Dieu manqua de tomber de sa chaise en voyant le résultat. Et malgré toute son habileté, et comme depuis qu'il avait jeté Lucifer hors du paradis, il n'avait plus aucune menace à faire à son encontre, il ne put que lui céder. Satan proposa le déluge, Dieu fut bien forcé d'acquiescer. Mais il n'eut finalement pas beaucoup de mal à cela. Il se pencha pour voir ce qui s'était passé dans le monde pendant qu'il était concentré à jouer. Et il prit sa décision.

Ce fut alors une des scènes que le cinéma essaie depuis toujours de représenter. Une pluie diluvienne qui s'abat du ciel. Les mers qui se gonflent. Les vents qui s'emportent. Les arbres qui sont déracinés, les toits arrachés des maisons. On peut bien imaginer les orgies dantesques en cours qui sont soudainement interrompues. Les corps emmêlés regardent un peu inquiets ce ciel à la couleur de leurs âmes. Et tout cela, avec en fond cette musique d'apocalypse. Les craquements des maisons et de la terre sont les basses. Les cris et les hurlements des hommes forment les aigus. Et les pleurs, la dernière chanson du mort.

Dieu voit tout cela, naturellement. Comme il a le cœur bon, il pleure sincèrement en assistant à leur noyade.

Et l'antichambre de son tribunal de se remplir de tous ces pouilleux. Tous ces malheureux qui viennent seulement à ce moment de cerner la portée de leurs agissements passés. Mais c'est bien trop tard.

Ce fut la seule fois où Dieu misa si gros. La suite de nos catastrophes s'égrène comme l'histoire d'un tripot. Dés, marelle, osselets, lansquenet, pharaon, mistigri, bataille,... Il se prit de passion pour le poker, ce fut la première guerre mondiale. Quant au bridge, aux parties si longues, comme on y joue à quatre et qu'il y a un mort, ce fut la seconde. En relevant le nez après avoir perdu tout ou presque, sauf sa passion du jeu, Dieu vit l'incroyable amas de cendres, de cristal et de fumée qui s'était rependu sur terre pendant son absence. Par mesure d'exception, il demanda tout de suite que l'on traduise devant lui les principaux responsables de ces crimes. Satan avait l'habitude de ne pas livrer ses démons. Dieu ne pouvait rien contre eux, c'était des anges, immortels, du moins jusqu'à ce qu'il décide de les faire disparaître. Mais il fut tout surpris d'apprendre qu'Hitler, Himmler et leurs autres sbires n'étaient pas des démons. C'était des hommes, tout simplement dénaturés.

A la suite de cette catastrophe, et dans l'attente de la dernière qui sera la plus belle, la plus longue, la plus terrible, ou pas, tout dépend de Dieu, et qui annoncera le jugement dernier, Dieu interdit au diable de le paralyser trop longtemps par le jeu, et de mettre en otage l'humanité par la même occasion. Satan, qui est un peu borné, fit quelques tentatives – Tchernobil en est une – mais il ne put pas aller aussi loin qu'il aurait voulu.

Désormais, ce n'était plus le destin de l'humanité qui était en jeu, mais celui de vous et moi. Le Diable, qui est bien malin et sait mieux que quiconque lire dans nos cœurs, se décidait à choisir une cible qu'il allait clairement tenter. Il prenait bien sûr des personnes qui étaient en état de faiblesse par rapport à un vice bien précis. Ce n'était pas les plus mauvais ni les plus méchants. Sans un geste de Dieu, ceux-là sont irrécupérables. Simplement vous et moi. Il ne lui restait plus alors qu'à mettre cette pauvre créature en face de sa faiblesse. Et de voir cette malheureuse se corrompre. Mais Dieu, qui est toujours infiniment bon, plein de compassion pour cette créature imparfaite qu'il décida, un jour de folie furieuse, de mettre au monde, lui

donnait toujours la chance de se faire pardonner. Mais cela naturellement n'était pas si simple, et il fallait pas mal d'énergie et de connaissance de soi à la piteuse victime pour trouver la sortie. Entre les deux, que de doutes, de souffrances, sous le ricanement de ce diable d'ange qu'est Lucifer.

Justement, celui-ci, un petit sourire angélique sur son visage, sort un jeu de tarot.

- Le Tarot, s'exclame Dieu, tapant dans ses mains et faisant claquer sa langue. On y a déjà joué, mais c'est une bonne idée.

Comme il fallait plusieurs joueurs, aussitôt Dieu et Satan se démultiplièrent. Il y eut assez de personnes autour de la table, le jeu commença. Et Dieu perdit une fois, puis deux, puis trois. A la cinquième, aplati, il rendit les cartes.

- Mais comment diable arrives-tu encore à gagner ? Ce n'est pas possible ! Je perds toujours ! Comment est-ce possible ?

- les voies du seigneur sont impénétrables, se contenta de répondre Satan sans même regarder Dieu. Peut-être au fond de son cœur ruminait-il encore le coût de sa défaite et les si petites compensations qui lui avaient été données. Celles de nous faire souffrir et d'en rire juste un instant. Quant à la suite, après le jugement dernier, il ne savait pas si Dieu dans sa douce inconstance pardonnerait à tous ou si, au contraire, il punirait définitivement Satan en mettant autour de sa table des truands, des menteurs, des bonimenteurs, des profiteurs du présent qu'il pourrait condamner pour toujours. Mais que faire en compagnie si insignifiante, se disait-il parfois avec angoisse ?

- Avec qui donc vas-tu jouer, mon pauvre Satan ?

Satan se pencha vers le monde, puis il désigna une personne de son doigt. Ce n'était pas la plus corrompue, ni la plus méchante. Mais il décela en elle une faiblesse sur laquelle il se promettait d'appuyer, comme une caricature de son époque.

- Ainsi soit-il, ce sera donc elle. Et quelle épreuve vas-tu lui faire subir ?

Satan se pencha à l'oreille de ce mendiant qui était la créature la plus puissante de l'univers. Il lui dit quelques paroles. Ce fut très rapide. Une fois que ce fut fini, Dieu se recula et fixa Satan avec une once de pitié.

- Tu ne vas tout de même pas oser ?

- Qui m'en empêchera ?

*

Depuis que nous les connaissons, nous restons comme fascinés par la puissance des mythes. Est-ce par l'actualité de leur message ou bien en raison des créatures fantastiques qui nous ont émerveillés pendant notre enfance ? Car les récits mythologiques, même si l'on sait que ce sont des traités de philosophie aujourd'hui – de religion hier – pour apprendre aux hommes à vivre les uns avec les autres, sont avant tout un formidable imagier que l'enfant feuillette en se rêvant un grand destin. Peu importe que tout ceci soit faux. Au fond, ce n'est qu'un film de cinéma qui remplit la mission qui lui est donnée : nous divertir.

On peine à penser que ces récits hauts en couleurs étaient le fondement de religions qui étaient pratiquées avec beaucoup de sérieux. Nous avons du mal à imaginer que, parce qu'un homme avait fait telle ou telle chose, on lui supprimait la vie pour ne pas déplaire aux dieux tout puissants. Même si nous sommes un peu effrayés, quand nous entendons l'orage, nous ne pensons pas que Zeus a piqué une colère. A moins qu'il se soit tout simplement enrhumé sur les hauteurs froides du mont Olympe.

On peine également à comprendre comment ces religions millénaires ont soudainement été balayées par une religion monothéiste. Comment Zeus ou Jupiter le tout puissant a tout à coup disparu. On imagine alors ce combat incroyable, Dieu, avec la musculature que Michel Ange lui a donnée sur le plafond de la chapelle Sixtine, avec tout autour de lui des légions d'anges, assiège l'Olympe, évite les jets d'éclairs de Zeus, et finit par un combat à main nue avec le souverain déchu de l'Olympe. Tout cela avec une myriade d'effets spéciaux, des jeux de lumières plein d'audace qui consacrent cette scène, plus encore que celle du passage de la mer morte, comme la plus grande du cinéma, pardon, de l'histoire. On refuse de se dire que cette disparition répondait essentiellement à un pragmatisme politique, au nom de la paix et de la prospérité du monde romain en perdition.

A compter de ce jour, les temples de l'Olympe détruits, Zeus jeté à bas et enfermé dans je ne sais quelle geôle connue de Dieu seul, Zeus, ses frères, enfants et neveux, devinrent des héros de romans que l'on ne lira plus avant de très nombreux siècles. Et encore, sous les plumes les plus autorisées et qui auront surmonté l'épreuve la plus redoutable d'entre toutes : le temps.

Et pourtant, Dieu, si puissant dans l'âme de tant et tant d'hommes depuis des siècles, n'est peut-être lui-même qu'une représentation dans leur cœur. Cette représentation polymorphe est néanmoins éphémère. Tout comme Zeus, Râ, Odin, et bien d'autres avant lui, il pourra également disparaître. Tout dépend de la décision des hommes. Un texte, une condamnation, et Dieu disparaît comme il est arrivé il y a des milliers d'années de cela.

On peut toujours penser que ces représentations, Dieu, le diable, Isanagi, Hades, Varicocha, Anubis, Thor, quelle que soit leurs noms, ne sont en réalité que les incarnations de nos peurs les plus fortes. Parce que nous avons la capacité de nous poser des questions, de douter, nous avons besoin de nous rassurer. A la fois à titre individuel mais aussi collectif. C'est la seule utilité de ce cortège sublime de légendes.

Tout ceci répondrait donc à une nécessité objective, le temps que l'homme enfant devienne adulte et n'ait plus besoin de ces représentations pour vivre son destin – et l'affronter.

A moins que cette perspective intellectuellement satisfaisante ne soit fausse. Que le grand horloger ne soit un Dieu d'amour qui, un jour de folie, a créé un monde et au milieu de celui-ci, des animaux, dont l'un d'eux a été doté de certaines capacités lui permettant de dominer son monde – qui n'est qu'une toute petite partie, insignifiante faut-il le rappeler à nos maîtres, de l'Univers. Et qu'à cet individu, né à son image – c'est-à-dire la perfection qui est au fond de lui-même – Dieu a donné tout son amour. Mais pas qu'à lui, l'amour de Dieu pour l'homme et sa création étant le fondement de tout.

Disséquer cette question quand on est ni philosophe, ni religieux, ni même scientifique n'a pas beaucoup de sens. Mais pourquoi céder à l'analyse, aux raisonnements ? Acceptons tout simplement d'admettre que nos esprits rationnels ont une soif débordante de sublime et de fantastique. Et que Dieu aujourd'hui et les dieux hier y répondent de manière adéquate.

Fort de ce postulat, nous pouvons dire qu'il existe donc deux mondes qui nous font face tour à tour. Le premier qui est le mien et le vôtre, reposant sur des fondements tangibles, que l'on peut voir, sentir, toucher, dont l'on peut dessiner les contours et esquisser ceux de demain. Un monde que nous pensons maîtriser mais qui, in fine, nous domine complètement. Et le second surnaturel, peuplé de divinités, de créatures fantastiques, que certains de bonne foi croient avoir rencontrés et dont la question de l'existence conduit à des discussions passionnées.

Dès lors, nous sommes toujours captifs de ces deux mondes. Et dans ce deuxième monde, irrationnel, nous assistons à la lutte larvée des divinités déchues contre Dieu.

Ces dieux mythologiques, ou autres créatures fantastiques, qui font peser une lame glacée au-dessus de notre tête. Face à Dieu qui vient, dans une haleine chargée, nous murmurer le nom de notre liberté ?

C'est un peu de ce combat qui va se livrer sous vos yeux. Avec au centre de l'arène, cette bête inconsciente, l'homme.

CHANT 1

C'était comme si Argos nageait dans son verre de whisky.

Un homme dans une pièce. Une table basse devant lui. Ses pieds, croisés, posés dessus. Sa main, posée sur le verre. Les yeux, naufragés, appuyant fixement sur le verre. Comme si lorsqu'il ne pouvait pas boire par la bouche, il continuait de boire fatalement par les yeux.

Ce regard.

Ce regard aux milles regards qui le fixait.

Ce regard aux milles regards qui le figeait.

Et lui, pareil à un pantin, qui restait sous sa fêrule.

Le vieux monstre lourd de ses siècles qui était relégué dans un simple verre.

Mais son pouvoir, intact.

Le verre, avec ce liquide jaune. Mélange de la semaille et de l'aurore du ciel. Les promesses des fruits qui vont croître et celles des lendemains qui chantent. Ou plutôt la tourbe noueuse et les cieux prêts à crever.

Le verre, qui monte à ses lèvres et qu'il boit. Goutte à goutte. Comme un poison qu'on administre. La mort, lente et joyeuse, qui se répand, masquée et mystérieuse, vénitienne, dans le corps.

Ce verre qu'il pose sur le meuble. Sa main, livide, faible, flageolante, qui s'en éloigne. Comme le supplicé qui rêve, entre deux tortures, à sa libération. L'accalmie est un leurre, seule la torture est réelle.

Alors le monstre acère son regard.

La respiration s'accélère. Le cœur bat la charge. Les membres tremblent. Le sang, dans un fracas infernal, se rue dans les veines. Il quitte les havres du corps. Et vient cogner dans le cerveau.

La marche finale des Walkyries impatientes avant de combattre – et mourir – au Ragnarock. Et la cohue enivrée et enfiévrée, incandescente, des Einherjares qui les suivent. Vite au supplice ! Vite à la mort ! Mais avant, la destruction, la dévastation de tout ce qui a été. Pour ne rien regretter.

Une petite résistance par la dernière part de raison. Mais que peut la raison face aux créatures mythologiques réincarnées dans son esprit malade ?

Le verre pour seule réponse.

Saoul et seul. En danger.

Et soudain les milles yeux se ferment. Ils se terrent.

Un autre regard, dans un rayon de lumière. Venant de l'extérieur. Un souffle, qui balaie les légendes et les ténèbres qui l'accompagnent.

La Vérité ?

Tous les yeux d'Argos s'ouvrent à nouveau.

Le pauvre est figé.

Il est le dernier mythe, le monstre le sait bien.

Tout fini par disparaître.

Dans le whisky, on ne voyait plus rien. Juste du whisky.

Tout ceci était-il vrai ?

Ou cela n'est-il qu'apparences ?